



NOSTALGIA

un film de
MARIO MARTONE

[illegible]

ARP Sélection
présente



FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

NOSTALGIA

un film de
MARIO MARTONE

Durée : 1h58

Distribution

ARP Sélection
13, rue Jean Mermoz
75008 Paris
Tél : 01 56 69 26 00

Presse

Le Public Système Cinéma
Alexis Delage-Toriel et Clarisse André
candre@lepublicsystemecinema.fr
Tel : 06 70 24 05 10

www.arpselection.com

www.lecinemaquejaime.com

*« La connaissance est dans la nostalgie.
Qui ne s'est pas perdu ne possède pas. »*

Pier Paolo Pasolini

Synopsis

Après 40 ans d'absence, Felice retourne dans sa ville natale : Naples. Il redécouvre les lieux, les codes de la ville et un passé qui le ronge.

Note d'intention

Ce qui est raconté dans ce film est né d'un fait divers mais je voulais aller plus loin, vers un sentiment mystérieux, à chercher durant le tournage. J'étais fasciné par l'idée de faire un film qui ne se passe pas dans une ville mais dans un quartier, comme s'il s'agissait d'un jeu d'échecs. C'est pourquoi les rues, les maisons ou les personnes qui apparaissent dans le film sont toutes du Rione Sanità, une enclave de Naples située loin de la mer. Ce quartier a tout englouti : les années si lointaines dont parle le film, le Moyen-Orient où le personnage principal était parti, les rêves, les défis et les fautes.

J'ai invité les acteurs et l'équipe à s'immerger dans ce quartier comme s'il s'agissait d'un labyrinthe et à ne surtout pas craindre de s'y perdre. Caméra à l'épaule, nous en avons parcouru les rues comme s'il s'agissait d'un film documentaire. Rencontre après rencontre, vie après vie, histoire après histoire, nous avons fini par tourner la dernière scène en nous demandant quel en serait le sens, et nous ne l'avons plus trouvé.

Peut-être n'y en avait-il pas, peut-être n'y en a-t-il pas. Il y a le labyrinthe et il y a la nostalgie, qui sont le destin de beaucoup de gens, et peut-être celui de tout le monde.

Mario Martone

Mario Martone

Entretien

Quelle différence y a-t-il entre être Italien et être Napolitain ?

Être Napolitain, c'est une façon particulière d'être Italien. Notre ville est restée la même depuis la Grèce antique. Naples est une ville dans laquelle il y a une sorte d'abandon, un désenchantement qui peut subitement se retourner, se renverser, pour devenir un enchantement. À Naples, chanter, jouer, être comédien, c'est naturel. Chacun se dissimule derrière un masque, et cache ainsi la conviction profonde que le fait d'être au monde est une condition de souffrance. Prenez par exemple Totò, l'acteur comique le plus aimé d'Italie. Il est né à Naples, dans le quartier de la Sanità. Derrière son masque, il portait une profonde mélancolie.

Pourquoi avoir confié ce rôle d'un Napolitain qui revient à Naples après 40 ans d'absence à un Romain ?

Parce que durant ces 40 ans, ce Napolitain a voyagé dans le temps et dans l'espace, un voyage qui a transformé sa langue. Donc, ne pas être napolitain pouvait être un atout pour créer ce personnage. De toute façon, j'ai aussitôt pensé à Pierfrancesco Favino en lisant le livre. Je le lui ai ensuite donné à lire en lui disant : « Ce pourrait être ton film napolitain ». Et il est devenu ce qu'exigeait le rôle. De toute façon, je fais chaque film en réaction à mon film précédent. Avant « Nostalgia », j'avais réalisé « Qui rido io », dans lequel tous les acteurs, Toni Servillo en tête, étaient napolitains. Chaque film est pour moi l'occasion de faire table rase.

Je n'aime pas répéter un style, une forme. J'essaie qu'à chaque fois, le processus soit nouveau.

Quelles sont les caractéristiques du jeu de Pierfrancesco Favino ?

Je pense immédiatement à son incroyable capacité de mimétisme linguistique, mais en parler ainsi serait terriblement réducteur. Il a une sensibilité quasi féminine qui s'accorde très bien à la création d'un personnage tel que Felice Lasco. À mes yeux, Pierfrancesco est *anima* (l'âme) comme l'était Chaplin, c'est-à-dire une incarnation féminine de l'imagination masculine. Alors que, par exemple, Anna Magnani était plutôt *animus* (l'esprit), soit l'aspect masculin de son âme.

À vos yeux, quelle était la scène la plus importante du film ?

Ses retrouvailles avec son ami d'enfance, Oreste, que joue Tommaso Ragno. C'était la scène que nous attendions tous ! On l'a tournée quand on était aux trois quarts du tournage. D'habitude, je travaille à la table, comme au théâtre, on répète avec les acteurs. Mais là, comme les deux acteurs ne se connaissaient pas personnellement, j'ai fait en sorte qu'ils ne se rencontrent jamais avant de tourner cette scène. Je voulais filmer la fraîcheur de cette rencontre et l'inattendu parce que chacun ignorait à quoi s'attendre de la part de l'autre. On a tourné la scène à deux caméras, sans jamais s'interrompre, bien qu'elle fasse presque dix minutes. Et j'ai monté la première prise.

La scène avait été le fruit d'un long dialogue avec Ippolita Di Majo, ma co-scénariste et avec Pierfrancesco. Mais c'est à Tommaso que revient l'idée, qui lui est venue spontanément en tournant la scène, de ne pas regarder Pierfrancesco, de retarder ce moment le plus possible.

C'est d'autant plus étonnant qu'Oreste, son personnage, voit tout...

À la seconde où Felice pose un pied à Naples, Oreste est au courant. On le sent très vite. Il joue avec Felice comme un chat avec une pelote de laine. Même ce qui se passe à la fin se décide presque par hasard, je ne pense pas que Tommaso soit descendu de sa maison dans ce but. Ce qui arrive à la fin du film aurait pu survenir plus tôt ou plus tard.

Vous intégrez les quelques flash-backs sur la jeunesse des personnages par un simple changement de cadre...

C'est une idée de mon chef opérateur Paolo Carnera. Quand il me l'a proposée, elle m'a paru évidente. Je n'hésite jamais à adopter des idées suggérées par d'autres. Travailler en équipe, c'est regrouper les énergies créatives autour de vous. J'écoute les assistants. Je n'aime pas le système hiérarchique vertical, le côté chef de poste qui dit « il n'y a que moi qui parle au réalisateur ». Je conçois le plateau comme une troupe, je tiens à ce que chacun dans l'équipe ait conscience de ce qui est en train de se fabriquer. Il vaut toujours

mieux créer une situation où chacun est concerné, chacun travaille plus et mieux. J'aime être surpris par un acteur, j'aime voir comment il fait évoluer mon idée à travers son intuition. Comme Tommaso l'a fait dans sa grande scène...

Les scènes entre Pierfrancesco Favino et Aurora Quattrocchi, l'actrice qui joue sa mère, sont très intenses...

J'ai eu de la chance. Aurora Quattrocchi a 79 ans, mais elle a seize ans dans sa tête, elle a une liberté mentale absolue. Elle a lu, elle a accepté, et à partir de là, elle s'est réellement abandonnée dans son personnage, elle m'a fait confiance.

C'est audacieux d'avoir ces scènes aussi intenses avec elle aussi tôt dans le film...

Il fallait que, comme Felice, on entre petit à petit dans l'histoire, qu'on comprenne peu à peu la situation et les enjeux. Tout évolue au fur et à mesure qu'on avance dans ce labyrinthe qu'est devenu Naples pour lui. Felice est revenu à Naples pour voir sa mère. Si sa mère avait ouvert la porte en haut de l'escalier, il serait resté un petit peu de temps avec elle, puis il serait reparti dans le pays d'où il est venu.

Mais quand il sonne, sa mère n'habite plus dans son appartement. Elle n'est pas là où elle aurait dû être. Oreste l'a fait déménager. À partir de là, tout peut basculer. Donc, dès le début, on sent qu'Oreste tire les ficelles.

Croyez-vous, comme le dit Oreste, que le passé n'existe pas ?

Cette phrase est une citation de saint Augustin, chère au prêtre de la Sanità qui a inspiré le personnage du Père Rega que joue Francesco Di Leva. Ce prêtre nous a accompagné, il a béni le tournage. C'est une phrase qu'il aime. La phrase exacte est plus longue : « Il n'existe ni passé, ni futur. Seul le présent existe. ».

Considérez-vous le passé comme un poids ?

Je le vois comme un labyrinthe qui contient des zones dans lesquelles je préfère ne pas retourner. Le passé est une somme de tant de choses. C'est difficile de le reparcourir. Il est rempli d'une addition d'erreurs. Je crois que tout est lié.

Étiez-vous très proche de l'auteur du livre, Ermanno Rea ?

Oui. Ermanno était quelqu'un de très attentif aux questions sociales. « Nostalgia » est un livre qu'il avait écrit il y a très longtemps, mais il y revenait sans cesse, il le réécrivait, le retravaillait, tout en sortant d'autres livres. Il a fini par le publier, quelques mois avant sa mort. J'ai dû me résoudre à faire le film sans lui. J'aurais eu plein de questions à lui poser. Sur la fin. Sur ce que contenait ce tiroir qu'Oreste ouvre brutalement. Je suis resté fidèle à ce qu'il avait écrit.

*Entretien réalisé à Cannes
par Michèle Halberstadt*

Filmographie

- 2021 **Qui rido io**
- 2019 **Il sindaco del Rione Sanità**
- 2018 **Capri-Revolution**
- 2014 **Leopardi : Il giovane favoloso**
- 2010 **Frères d'Italie**
- 2004 **L'Odeur du sang**
- 1998 **Théâtre de guerre**
- 1997 **La Salita** – *un segment du film collectif*
"I vesuviani"
- 1995 **L'Amour meurtri**
- 1993 **Rasoi**
- 1992 **Mort d'un mathématicien**
napolitain

Pierfrancesco Favino

Entretien

Avez-vous hésité à tenir le rôle d'un Napolitain ?

J'avais très peur. Il y a une énorme tradition d'acteurs venus du théâtre napolitain qui date de plus de cinquante ans. Cette tradition les protège, on ne peut pas se fabriquer une appartenance à cette tradition. Mais là j'incarne quelqu'un qui l'a oubliée. Alors, moi, j'ai dû l'apprendre. C'était difficile, mais cela ne m'effraie pas, c'est plutôt une joie, je trouve, de chercher.

Connaissiez-vous Naples ?

Oui, j'aime Naples, j'y ai des amis depuis longtemps. Mais là il s'agit de la Sanità, c'est encore autre chose. Six mois avant le tournage, Mario m'a emmené à la Sanità. On y a passé trois jours tous les deux ensemble. On s'est promenés. Parfois en parlant, parfois en silence. On regardait autour de nous. Je me demandais ce que ça voulait dire d'appartenir à ce type d'endroit. Quelles en sont les lois, les règles, les couleurs, les odeurs ? Comment y vit-on ? Est-ce qu'on pouvait désirer vivre ici ? Qu'est ce qui pourrait manquer ? Ce sont des sentiments, des sensations que j'ai laissé grandir en moi.

J'ai fait bien sûr tout un travail technique sur la langue, ce qui a été un vrai défi. J'ai découvert que l'arabe a une structure qui n'est pas si éloignée du patois de Naples, elles ont une racine commune. Après les deux premières semaines de tournage, je suis rentré à Rome le temps d'un week-end. Quand je suis revenu sur le plateau à Naples, j'ai vraiment eu le sentiment que j'étais rentré chez moi.

À quel moment Mario Martone vous a-t-il proposé le film ?

Il m'a envoyé le livre, je l'ai lu, et j'ai accepté de le faire avant même qu'il ne se mette à écrire le scénario. J'ai accepté ce rôle instinctivement parce que j'ai eu l'intuition que ce serait une expérience différente et importante.

J'ai beaucoup parlé avec Ippolita Di Majo et lui. J'ai compris sa façon de travailler qui ressemble à la mienne. On aime aller en profondeur, prendre le temps de réfléchir. Je n'imaginais pas Mario aussi ouvert, il partage sa créativité avec l'acteur. Il lui ouvre son monde imaginaire, c'est rarissime, c'est même unique. J'avais l'impression d'être écouté. Il a compris que chaque chose que je disais, c'était pour le bien du film, et pas de mon personnage uniquement. Il m'a fait confiance. Il n'est pas jaloux de sa place. Il n'a aucun ego. Il a toujours des clés, des visions, des approches à proposer, et tout cela lui vient naturellement, sans effort.

Les scènes où votre personnage est seul avec sa mère sont très intenses...

Oui, surtout la scène du bain qui est incroyablement intime et universelle. C'est comme un rituel de purification. Aurora est une actrice merveilleuse, une vraie force de la nature. Elle n'a peur de rien. On a tout de suite construit une relation. C'était facile, sans fausse pudeur. Dans cette scène du bain, je voyais ma mère, et elle voyait sans doute son enfant. C'était un peu magique. Mario et sa troupe nous ont mis en condition, sans efforts.

Comment décririez-vous votre personnage ?

Je ne joue pas un personnage, je ne joue pas un fantôme. Je joue une âme. Pas un fantôme, une âme. Felice est en contact avec ses émotions, il ne se ment jamais à lui-même. En cela je l'admire. Il ne se cache de rien. Il est absolument honnête. Il veut retrouver ce qu'il a été.

Dans sa valise, quand il arrive à Naples, il n'y a que trois chemises. Il est venu passer une petite semaine. C'est une surprise, même pour lui, qu'il reste à Naples après la mort de sa mère. Il ne sait pas où il va. Il ne le sait pas plus que nous. Il n'est jamais en avance sur le spectateur.

Il est comme nous l'étions sur le tournage. On savait bien sûr ce qu'on allait tourner chaque jour, mais on ne savait jamais comment. On était ensemble, on s'est laissé faire par le film, par ce qu'on vivait, par tout ce qui était autour de nous, par la ville et par le quartier. La ville t'accueille avec sa vitalité violente et généreuse. Après deux semaines, on faisait partie du décor.

Comment décririez-vous son rapport avec Oreste ?

Oreste est son ami d'enfance. Leur rapport est vraiment comme une histoire d'amour. Le vrai antagoniste dans cette histoire, c'est la vie, ce n'est pas eux. Cela se sentait quand on était dans notre grande scène ensemble. On était là, sur le plateau, et clairement, on voulait se dire je t'aime, mais la vie nous mettait dans des conditions qui créaient une distance violente. Mario n'a pas voulu qu'on se

rencontre avant, Tommaso et moi. Je ne savais pas du tout quelle tête il aurait pour le rôle. J'arrive dans le décor, moteur, on tourne et il cache ses yeux ! Moi, vraiment, j'avais envie, j'avais besoin de les voir. Et là, tout a basculé. La prise a duré dix minutes. On ne s'en est pas rendus compte.

D'après vous, qu'y a-t-il dans ce tiroir qu'il va soudain ouvrir ?

Je pense qu'il n'y a rien. Il veut juste me faire peur. Oreste est malade, nerveusement. Il fait des choses inexplicables. Il est menaçant, mais je pense qu'il fait des choses que lui-même, sans doute, ne comprend pas. Qu'est-ce qui peut être plus menaçant que ça ?

Dans la scène, je n'ai pas peur qu'il me tue. Mais j'ai peur car je ne sais plus qui il est. Je ne l'ai pas vu changer. Cela fait quarante ans que je ne l'ai pas vu, et je me souviens de lui comme celui qui a changé ma vie et qui m'a fait souffrir.

Felice reste car il est têtu. Il veut avoir raison. Comme quand il était jeune. Il veut croire que la vie peut, et va recommencer comme avant. La nuit, quand il le croise, il n'a pas peur, c'est une rencontre accidentelle, une vraie surprise, il est sur le point de lui dire « Ah, c'est toi ! ».

Felice est une âme qui, à la fin, parvient à son destin.

Savait-il ce qui l'attendait ?

Est-ce important de le savoir ? J'ai laissé beaucoup de portes ouvertes en jouant ce personnage, beaucoup de questions. C'est au public de décider ce qu'il veut en penser.

Dans une très belle scène, Felice se met à danser...

Et il danse comme un Arabe, comme il danse depuis quarante ans. Il a peut-être appris à danser là-bas, avec sa femme. Il a la liberté de mélanger ces deux cultures, ces deux racines. C'est une idée qui m'est venue naturellement sur le plateau. Les deux mondes se marient, je suis Napolitain, et je danse comme un Arabe...

*Entretien réalisé à Cannes
par Michèle Halberstadt*

Biographie

Pierfrancesco Favino est né à Rome le 24 août 1969.

Certains films l'ont immédiatement mis sous les projecteurs : « Juste un baiser » de Gabriele Muccino, « El Alamein » de Enzo Monteleone, « Les Clefs de la maison » de Gianni Amelio.

Sa carrière cinématographique continue avec des films très populaires, comme « Romanzo Criminale » de Michele Placido, « L'Inconnue » de Giuseppe Tornatore, « Saturno Contro » de Ferzan Ozpetek, et « Ce que je veux de plus » de Silvio Soldini.

Il tourne avec des réalisateurs italiens importants tels que Giuliano Montaldo dans « L'Industriale », Stefano Sollima dans « A.C.A.B. » et « Suburra », Marco Tullio Giordana dans « Piazza Fontana », Roberto Andò dans « Les Confessions » et Gabriele Muccino dans « Encore un baiser », « Une famille italienne » et « Nos plus belles années ».

Avec le film « Le Traître » de Marco Bellocchio, présenté en Compétition au 72ème Festival de Cannes, il obtient une reconnaissance internationale unanime grâce à son interprétation du mafieux Masino Buscetta, remportant le Ruban d'argent - le troisième de sa carrière - et un David di Donatello comme meilleur acteur. Le film représente l'Italie aux Oscars 2020. La même année, il joue le rôle de Bettino Craxi dans « Hammamet » de Gianni Amelio, ce qui lui vaut un Ruban d'argent et un Golden Globe du Meilleur acteur. La même année, lors de la 77ème Mostra de Venise, est présenté « Padrenostro » de Claudio Noce, film qui lui vaut

la Coppa Volpi du Meilleur acteur. L'année 2020 se termine avec « Tutti per I – I per tutti », la suite de « Moschettieri del Re » de Giovanni Veronesi et 2022 s'ouvre avec le succès de « Corro da Te » de Riccardo Milani.

Il participe à de nombreuses productions internationales telles que « Le Monde de Narnia : Le Prince Caspian » de Andrew Adamson, « Miracle à Santa Anna » de Spike Lee, « Anges et Démons » et « Rush » de Ron Howard, « World War Z » de Marc Forster, « Une Mère » de Christine Carrière, et « My Cousin Rachel » de Roger Michell.

Parmi les productions télévisuelles italiennes les plus populaires, il joue dans « Gino Bartali l'Intramontabile », « Pane e libertà » et « Qualunque cosa succeda » d'Alberto Negrin, « Il generale Della Rovere » de Carlo Carlei.

Au théâtre ces dernières années, il écrit, met en scène et joue les pièces « Servo per Due » et « La Controra ». Au cours des deux dernières années, il joue la pièce en un seul acte « La Nuit juste avant les forêts ». Ces pièces sont récompensées par deux prix Maschera d'Oro, la plus haute reconnaissance italienne.

Il est directeur de l'école *L'Oltrarno* à Florence qui forme au métier d'acteur .

Depuis juillet 2020, il est membre de l'Académie des Oscars.

Filmographie sélective

- 2020 **Nos plus belles années** de Gabriele Muccino
- 2020 **Hammamet** de Gianni Amelio
- 2019 **Le Traître** de Marco Bellocchio
- 2018 **Une famille italienne** de Gabriele Muccino
- 2017 **My Cousin Rachel** de Roger Michell
- 2016 **Les Confessions** de Roberto Andó
- 2015 **Suburra** de Stefano Sollima
- 2013 **Rush** de Ron Howard
- 2013 **World War Z** de Marc Forster
- 2012 **Piazza Fontana** de Marco Tullio Giordana
- 2010 **Encore un baiser** de Gabriele Muccino
- 2009 **Anges et démons** de Ron Howard
- 2006 **La Nuit au musée** de Shawn Levy
- 2005 **Romanzo Criminale** de Michele Placido
- 2001 **Juste un baiser** de Gabriele Muccino
- 2000 **La Carbonara** de Luigi Magni

Don Antonio Loffredo

le prêtre qui a inspiré le personnage
du Père Luigi Rega.

À la Sanità, le vieux quartier de Naples, sur les contrebass de Capodimonte, tout le monde connaît et vénère « Don Antonio ». Ce prêtre arrivé là il y a plus de vingt ans a découvert « un ghetto de pauvres, avec beaucoup de jeunes tombés dans les mains de la Camorra. Un endroit où la culture épousait la misère, abritant un patrimoine remontant jusqu'à quatre siècles avant J.-C., avec des vestiges grecs, des catacombes, des églises et presbytères. Un condensé de ce qu'est le peuple italien, de ses qualités et disgrâces. ».

Pendant trois ans, le prêtre, aujourd'hui âgé de 60 ans, travaille à se faire accepter par les habitants du quartier. « Je rentrais chez eux en soutane et ils me montraient un certain respect. ». Il lève des fonds auprès d'amis, de fondations et d'entrepreneurs. Il part voyager avec une vingtaine de jeunes du quartier. Il les emmène au Maroc, en Israël, en Jordanie et dans des capitales européennes.

« Je voulais leur apprendre à regarder autour d'eux, à rêver et à s'imaginer un avenir. Ils sont revenus avec l'idée qu'eux aussi vivaient entourés d'un patrimoine exceptionnel, qu'il fallait protéger et conserver. ».

En 2005, ces jeunes de la Sanità fondent une coopérative, qu'ils baptisent la « Paranza », recueillent 350 000 euros, et se lancent plusieurs années durant dans le nettoyage des catacombes de San Gennaro.

En 2010, ils les rouvrent et elles deviennent un haut lieu du tourisme à Naples qui emploie quarante jeunes du quartier reconvertis en guides.

Après les catacombes, les jeunes s'attaquent à la restauration d'autres lieux fermés après le tremblement de terre de 1980. Des églises déconsacrées servent de salle de théâtre, de salles de sport ou de garderie. Deux orchestres symphoniques, avec cent musiciens issus du quartier, sont créés, ainsi qu'une maison d'édition.

Comme l'explique Don Antonio, « on n'annule les effets du ghetto qu'en mariant la beauté et l'humilité. ».

Francesco Di Leva

Père Luigi Rega

Francesco Di Leva est un acteur et scénariste italien né le 4 septembre 1978 à Naples.

Il débute dans des drames télévisés en 1999 et enchaîne avec des rôles pour le cinéma.

En 2011, il est nommé pour le David di Donatello dans la catégorie Meilleur Acteur dans un second rôle pour le film « Une vie tranquille » en 2010 et remporte le Prix Guglielmo Biraghi.

Francesco Di Leva a déjà collaboré deux fois avec Mario Martone pour « Frères d'Italie » (2010) et « Il sindaco del Rione Sanità » (2019) pour lequel il a remporté le Prix Pasinetti du Meilleur Acteur.

Il a aussi participé à plusieurs séries italiennes comme « Squadra antimafia – Palermo oggi » en 2010 et 2011 ou « Il clan dei camorristi » en 2013. En tant que scénariste, il a collaboré à l'écriture de « La Peste », adapté du roman d'Albert Camus et réalisé par Francesco Patierno dont la sortie est prévue en 2022.

Aurora Quattrocchi

Teresa, la mère de Felice Lasco

Née à Istrie dans les années 40, Aurora Quattrocchi passe son enfance à Palerme. C'est là qu'elle découvre le théâtre et obtient son premier rôle dans « Attore con la "O" chiusa » de Franco Scaldati en 1974.

Sa carrière se partage dès lors entre les prestigieuses scènes de théâtre nationales - Teatro Biondo de Palerme, Teatro Carignano de Turin, Teatro Elfo Puccini de Milan, Teatro San Ferdinando de Naples - et les plateaux de cinéma.

En 1989, elle joue dans son premier film « Mery pour toujours » de Marco Risi.

En 2006, pour sa performance dans le film « Golden Door » d'Emanuele Crialese, elle remporte le Prix de la Meilleure Actrice au Festival du Cinéma Européen en Essonne, et une nomination en tant que Meilleure Actrice dans un second rôle au Chlotrudis Award.

Cette année, elle est nommée au Ruban d'Argent décerné par la critique dans la catégorie Meilleure Actrice dans un second rôle pour « Nostalgia ».

Fiche artistique

Pierfrancesco Favino	Felice Lasco
Francesco Di Leva.....	Don Luigi Rega
Tommaso Ragno	Oreste Spasiano
Aurora Quattrocchi	Teresa Lasco
Sofia Essaïdi.....	Arlette
Nello Mascia.....	Raffaele
Emanuele Palumbo	Felice (jeune)
Artem.....	Oreste (jeune)
Salvatore Striano.....	Gegè
Virginia Apicella.....	Adele
Daniela Ioia.....	Teresa (jeune)

Fiche technique

Réalisateur.....	Mario Martone
Sujet et scénario.....	Mario Martone
.....	Ippolita di Majo
Montage.....	Jacopo Quadri
Image	Paolo Carnera
Décors.....	Carmine Guarino
Costumes.....	Ursula Patzak
Casting.....	Paola Rota
.....	Raffaele di Florio
Son	Emanuele Cecere
.....	Francesco Sabez
Montage son.....	Silvia Moraes
Assistant réalisation	Luca Federico
Direction de production.....	Andrea Leone
Producteur exécutif	
Mad Entertainment	Gennaro Fasolino
Productrice déléguée Picomedia.....	Chiara Grassi
Producteurs	Luciano Stella
.....	Roberto Sessa
.....	Maria Carolina Terzi
.....	Carlo Stella
Coproducteur.....	Angelo Laudisa

Son
5.1



Format
2.39

**Dossier, photos
& film annonce**
téléchargeables sur

www.arpselection.com

www.lecinemaquej aime.com

En vous connectant sur votre **compte ARP**